

d'échanges, directs ou indirects, entre ces sites et des centres connectés aux circuits d'approvisionnement des comptoirs européens. Au vu de la quantité de produits d'importation que nous avons trouvés en sondage ou observés en surface, il semblerait que les sites situés au nord, notamment Darra-lamine, Som Som, Boulebane et Koussan, aient longuement ou intensément entretenu ces échanges. Certains de ces objets, datant de l'ère atlantique, se retrouvent encore en cours d'utilisation dans certaines familles. Ils font désormais partie de l'héritage familial qui est transmis. La question principale est de savoir contre quels produits ces objets étaient échangés ?

6.16.2. Apports des données historiques

a. Sources

Réparties en deux catégories, orales et écrites, les données historiques ont constitué une source majeure dans notre étude. La collecte de ces sources s'est faite tant en laboratoire que sur le terrain, et leur exploitation s'est effectuée à diverses étapes de notre recherche. Ces données historiques se sont révélées très inégales, entre certains sites comme Som Som sur lesquels nous avons beaucoup d'informations et d'autres comme Tambataguela pour lequel nous ne possédons que le nom du lieu comme renseignement. En outre, il est important de préciser que nous n'avons pas pu prospecter un nombre important de sites dont les sources historiques mentionnent pourtant l'existence d'un *tata* à un moment ou à un autre de l'histoire. Nous faisons par exemple référence aux sites d'Alinguel, Sansanding, Malogniaki, Samba-Gala et beaucoup d'autres dont les auteurs comme A. Raffenel et A. Rançon ont indiqué que les murailles étaient déjà dans un état de délabrement avancé au 19^{ème} siècle. Bien évidemment, des recherches plus approfondies sur ces sites peuvent permettre la localisation des vestiges de ces structures.

Les sources historiques nous ont aidé à reconstituer l'histoire des entités étatiques de la vallée de la Falémé. Ces sources, principalement orales, nous ont aussi aidé à la reconstitution des contextes spécifiques de construction des fortifications pour chaque site. Dans certains cas, nous avons également eu accès à des éléments d'histoire qui se sont déroulés sur les sites. Même si ces récits ont souvent eu un caractère partiel et partiel, il n'en demeure pas moins que dans nombre de cas, il s'agissait de la seule source dont nous disposions. Au-delà de l'histoire des sites, les enquêtes de terrain ont également permis d'appréhender les rapports que les populations riveraines ont vis-à-vis de ces sites.

b. Contextes d'édification

Bien que s'inscrivant largement dans le contexte historique de l'ère atlantique, c'est dans des contextes spécifiques que les fortifications ont été érigées le long de la Falémé. Sans être exhaustive, notre étude a permis de répertorier trois cas de mise en place des fortifications. Il est important de

préciser que ces différents contextes ne s'excluent pas ; il est même possible que ce soit la conjugaison de certains contextes et facteurs qui ait provoqué ces processus de fortification.

Le premier contexte est celui de la fortification des résidences royales. Comme nous l'avons mentionné dans le chapitre 3, la notion de « capitale » comme siège du pouvoir n'est pas appropriée pour cette région ; il vaut mieux désigner ces lieux comme étant des résidences royales. Pour diverses raisons, les chefs pouvaient avoir une ou plusieurs résidences. C'est dans le but de protéger les membres de leurs familles que ces résidences étaient fortifiées. Ce fut le cas des villages de Boulebane, Koussan et Hamdallaye dans le Boundou. Dans le Bélédougou, nous n'avons pas repéré les vestiges de la structure défensive de Mamakono, mais par l'intermédiaire des sources historiques, on sait que ce village, où résidaient les chefs du Bélédougou, était très bien fortifié à la fin du 19^{ème} siècle (Hecquard 1853 : 379). Dans le Dantila, où l'autorité était moins centralisée, et dans le Sirimana, où elle se déplaçait au gré de la puissance des chefs de villages, les villages étaient également fortifiés. Les documents historiques attestent par exemple de l'existence de fortifications dans les résidences royales du Dantila de Baniserile au 18^{ème} siècle (Park, 1996 : 333-334), de Gondoho (actuel Kondhokou ?) et de Medina Dantila au 19^{ème} siècle (Gallieni 1891 : 602 ; Rançon 1894 a : 542).

La mise en place des fortifications pouvait également s'opérer dans le cadre de la prise de possession et du maintien de la domination d'une entité sur un territoire. Ce faisant, ce processus aboutissait à un maillage du territoire, permettant à la fois une défense plus efficace contre les ennemis, mais aussi un contrôle plus rapproché des populations soumises. Dans notre corpus, les *tata* de Som Som et de Samba Yaye font partie de cette catégorie. Ces *tata* ont été construits pour assurer la protection des populations peul du Boundou, mais aussi pour préserver le territoire face aux entités voisines du Bambouk et du Kaarta. Dans ce contexte, on peut également classer diverses structures qui ont été édifiées dans de nombreux villages et dont la fonction était de protéger les villageois en cas d'attaque.

Le troisième contexte que nous avons identifié est celui des fortifications de campagne, qui sont des structures édifiées rapidement pour servir ponctuellement d'abris à un chef ou à une armée en campagne. Le fait a été documenté dans le Kaarta par Raffenel (1856 : 324), et l'histoire du *tata* de Koba permet de le ranger dans cette catégorie.

c. Utilisation

Si l'utilisation première d'une fortification dépendait de son contexte de mise en place, au cours du temps, des usages secondaires s'y greffaient. Bien que les contextes communautaires soient différents, les enquêtes ont révélé un usage quasi uniforme des structures défensives. En temps de paix, seuls quelques privilégiés, généralement

membres des familles régnantes, résidaient à l'intérieur des fortifications, tandis que les autres membres de la société vivaient à l'extérieur. Cet usage explique la présence de vestiges de sites d'habitat à l'extérieur des différents *tata* que nous avons étudiés. En cas d'attaque, les femmes et les enfants s'enfermaient à l'intérieur des murailles. Les défenseurs pouvaient combattre à l'extérieur et se repliaient à l'intérieur en cas de désavantage. Il était aussi courant de se barricader à l'intérieur pour avoir un avantage sur les assaillants.

6.16.3. Datations

Pour situer chronologiquement les phases de construction et de destruction des fortifications sur nos sites, nous avons utilisé à la fois des dates fournies par les sources historiques et les datations radiométriques. Les datations

historiques s'appuient sur les données écrites, quand elles sont disponibles; et dans le cas contraire, nous avons exploité les données orales. Le temps de l'histoire orale n'étant pas toujours très exact, nous avons chaque fois essayé, quand c'était possible, de croiser ces données ou de les recouper avec une donnée ou une date historique. Selon les données historiques, les dates de construction et d'utilisation des *tata* des sites que nous avons étudiés se situent globalement entre le 18ème et le 19ème siècle (fig. 6.55). Le *djihad* de Mamadou Lamine marque véritablement la fin de l'ère des fortifications, car les sites qui n'ont pas été détruits par cet événement sont tombés en désuétude et ont été démantelés après cette guerre.

Seulement, les sources historiques n'ont pas fourni des datations pour tous les sites. Sur certains sites, la seule information chronologique disponible figurait dans le

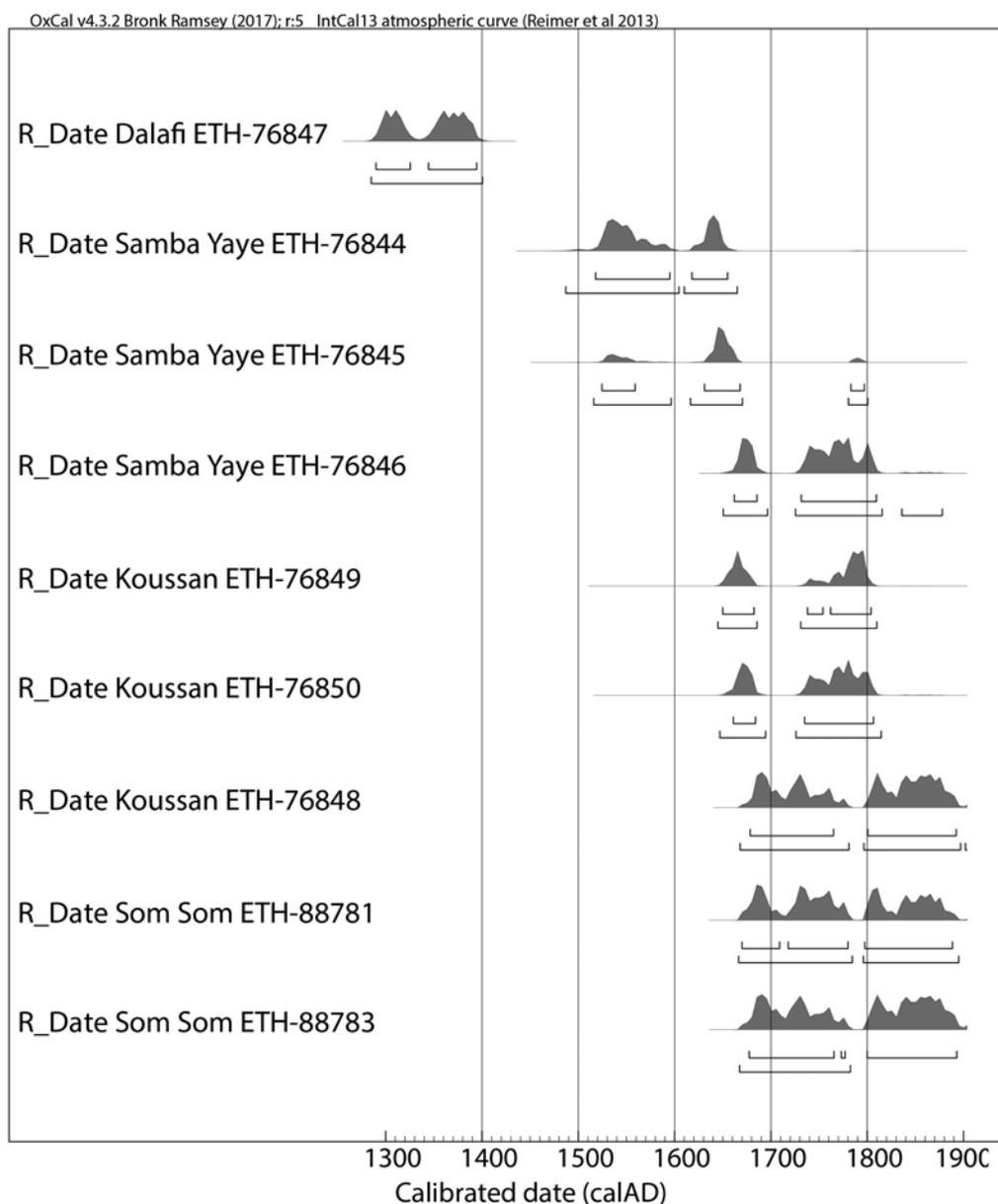


Figure 6.55. Tableau récapitulatif des matériaux utilisés.